

ANTHROPOLOGIE ET DEVELOPPEMENT : UN MARCHÉ DE DUPES

Réflexions autour d'une étude sur les micro-entreprises

Bénédicte BRUSSET, Françoise DELCROIX ,
Zoary RAFRANSOA¹

Résumé

A partir d'une étude sur le milieu des micro-entreprises d'Antsirabe (Madagascar), phase initiale d'un projet d'appui de développement, des difficultés de communication sont apparues, entre les maîtres d'oeuvre du projet et l'équipe de recherche. Une problématique explicite initiale à caractère anthropologique avait été formulée par le chef de projet et acceptée par l'équipe de recherche. Le chef de projet connaissait déjà les directions à apporter à son projet, ce qui a fait émerger une problématique implicite contradictoire qui a suscité des désaccords. L'équipe de recherche a tenté d'ouvrir un espace de liberté pour déployer sa problématique. Malgré ces difficultés, des résultats ont été obtenus et de nombreuses pistes de recherche plus fondamentales ont été ouvertes. Quant aux pistes d'action dégagées par la recherche appliquée, elles n'ont pratiquement pas été prises en considération, les grands traits de l'action étant déjà programmés.

Le Ministère français de la Coopération, avant d'entamer une action d'appui aux micro-entreprises d'Antsirabe, grande ville des

¹ B. BRUSSET, intervenant dans l'appui de la petite entreprise dans la sphère du développement et préparant un DEA à l'EHESS Marseille ; F. DELCROIX, docteur en anthropologie, EHESS Marseille, allocataire de recherche, puis chercheur associé au département SUD de l'ORSTOM, et Z. RAFRANSOA, diplômée de l'ISTOM, DEA de géographie de l'EHESS Paris et intervenant dans des programmes de recherche-développement à Madagascar.

Hautes terres de Madagascar, a voulu mieux connaître ce milieu et a commandité une étude qui constituait la phase initiale du projet.

Le responsable du projet, professionnel du développement, a d'emblée affiché son intérêt pour une approche de type anthropologique. Une étude, utilisant cette approche, avait été réalisée quelques mois auparavant sur ce même thème à Tuléar² sous la co-direction de l'une d'entre nous.

Une équipe fut donc constituée sous la direction conjointe de trois animatrices (une anthropologue, une économiste et une socio-économiste) avec six enquêteurs, étudiants de niveau maîtrise (géographie, histoire et lettres malgaches). L'étude a duré trois mois, de juillet à septembre 1994.

Les résultats de l'étude ont été très bien accueillis par le chef de projet, mais ont laissé amertume et désillusion quant au déroulement de l'enquête et à l'utilisation des résultats. Une réflexion sans complaisance fait rapidement apparaître que l'opération tout entière a constitué un véritable marché de dupes.

Le coeur des difficultés : une perception différentielle et contradictoire de la problématique initiale.

La problématique explicite

Le maître d'oeuvre était désireux de prendre en compte toutes les dimensions des phénomènes étudiés. Cette attitude était présentée explicitement comme résultant de convictions personnelles et comme un facteur sécurisant pour les bailleurs de fonds, une sorte de garantie supplémentaire multipliant les chances de succès.

L'ouverture anthropologique, malgré l'imprécision de son contenu dans l'esprit des maîtres d'oeuvre du projet, nous apparaissait intéressante. Il nous était demandé de mieux connaître et de comprendre la population-cible, ses modes de fonctionnement, ses logiques et les stratégies qu'elle mettait en oeuvre. Six pages de questions extrêmement détaillées constituaient les termes de référence et construisaient de façon unilatérale une problématique initiale.

² FAUROUX (E.), DELCROIX (F.), *Les micro-entreprises de Tuléar*. Tuléar, BIT/ MRSTD-ORSTOM, 1993 : 86 p.

Notre marge de manoeuvre paraissait cependant large, même si de sévères difficultés s'annonçaient : absence quasi-totale de littérature anthropologique sur la ville d'Antsirabe, situation complexe d'industrialisation précoce dès le début des années cinquante, absence de la construction de l'objet par l'équipe de recherche, méthodologie à renégocier...

La problématique implicite

Très vite, la sensibilité anthropologique est apparue comme un leurre. Il ne s'agissait nullement de donner à l'équipe les moyens d'apporter de vraies réponses aux questions posées et, surtout pas, de poser de nouvelles questions. Ces nouvelles questions et pistes de recherche n'ont pu être réellement abordées. Elles auraient pu remettre en cause la philosophie même du projet : l'appui aux micro-entreprises les plus performantes, caractérisées par les dynamiques de croissance les plus compatibles avec une logique capitaliste de marché.

Chercher vraiment à caractériser les logiques qui rendent compte de la cohérence des comportements des divers types de micro-entrepreneurs n'était pas finalement l'objectif, alors que c'est sans conteste dans ce domaine que le savoir-faire anthropologique aurait pu le mieux donner sa mesure. La « culture », pour les maîtres d'oeuvre devenait une ressource, une boîte magique qui permettrait de donner des clés, des solutions pour un développement s'appuyant sur les « dynamiques locales ».

Au fond, il nous était demandé, sous couvert d'anthropologie, de répondre aux mêmes questions que les études « classiques » mais en utilisant des entretiens ouverts plutôt que des questionnaires fermés, ce qui ne changeait absolument rien sur le fond. De plus, il ne fallait pas chercher à aller au-delà des premiers ensembles de réponses, car on ne pouvait envisager de prolonger une étude déjà considérée comme anormalement longue.

Le déroulement de l'étude a été constamment marqué par les efforts de l'équipe pour aménager des espaces de relative liberté dans sa démarche de recherche face au verrouillage imposé par les maîtres d'oeuvre. Nous avons finalement cherché à construire notre objet et à maintenir l'objectif d'une meilleure compréhension des pratiques des entrepreneurs.

L'enquête comme miroir de cette double problématique.

Nous avons une conscience assez claire des limitations qui nous étaient imposées par la situation et qui se sont concrétisées en cours d'enquête. Nous savions que, faute de temps, nous n'irions pas aussi loin que nous le voulions dans la démarche « anthropologique », mais nous étions persuadées que nos résultats, même partiels, apporteraient davantage qu'une étude quantitative classique. Il y avait là pour nous un véritable défi.

Une équipe de recherche fortement motivée

Les animatrices étaient animées de plusieurs motivations : pour l'une, un désir de mettre en pratique des expériences de recherche pluridisciplinaire en sciences sociales dans le contexte d'une articulation recherche-application ; pour les autres, un désir de dépasser les démarches classiques de consultation pour pratiquer une approche plus fondamentale. Les enquêteurs étaient intéressés par la formation à la recherche de terrain et par la possibilité d'approcher des développeurs, employeurs potentiels.

Cette équipe a fonctionné de façon très soudée, les décisions étant prises en commun, de façon aussi peu hiérarchique que possible, chacun participant à toutes les étapes de la recherche³. Une réunion hebdomadaire permettait de discuter les difficultés méthodologiques et d'analyser, à la lumière de la critique collective, les premiers résultats dégagés et les nouvelles pistes de recherche.

Le conflit des logiques issues des deux problématiques : un défi à relever.

Dès le démarrage des négociations, les positions respectives de chacun des acteurs et de leurs sphères se sont cristallisées.

Les maîtres d'oeuvre sont apparus enfermés dans leurs véritables objectifs très différents de ceux qu'ils avaient affiché initialement. L'évidente contradiction avec les objectifs de l'équipe les ont conduit à imposer un contrôle et un dirigisme très fort allant jusqu'à

³ Sauf pour la phase de rédaction à laquelle les enquêteurs n'ont pas participé.

des pratiques absolument inquisitoriales : fiches de présence, choix (sur des critères subjectifs) des entrepreneurs les plus « dynamiques », évaluation des entretiens par un « expert » recruté à notre insu. On semblait craindre deux scénarios contradictoires reposant l'un sur notre éventuel manque de sérieux (trop de liberté provoque le laxisme), l'autre sur un « aveuglement anthropologique » qui aurait conduit l'étude dans des directions incompatibles avec les objectifs du projet.

Nous avons perçu ces pratiques, outre l'ambiance désagréable qu'elles engendraient, comme une atteinte contre « l'esprit », l'éthique de la recherche.

Des négociations ont permis de réduire l'incursion du responsable du projet dans notre travail : détermination d'un calendrier limitatif de rencontres, refus des systèmes de suivi permanent du travail de recherche en cours. En échange, nous avons dû accepter la réalisation de cent cinquante⁴ entretiens obligatoires, la participation à des réunions dont un des objectifs était de soigner l'image du projet auprès des médias locaux, la participation à des réunions avec le chef de projet et enfin l'animation du séminaire de restitution des résultats de l'étude.

Une méthodologie hybride entre les désirs de l'équipe et les exigences du développeur

Nous avons consciemment tenté une stratégie extrêmement délicate : accepter loyalement les injonctions émanant de nos maîtres d'oeuvre, mais utiliser tous les moyens (y compris une énorme surcharge de travail) pour rendre ces injonctions aussi compatibles que possible avec nos objectifs.

Pour satisfaire aux exigences imposées, nous avons mené en équipe les travaux préliminaires : réflexion active sur les termes de référence, visite minutieuse et repérage géographique des entreprises dans les quartiers, élaboration d'une procédure d'échantillonnage, élaboration et expérimentation d'un guide d'entretien.

⁴ Ces cent cinquante entretiens rédigés en malgache puis traduits en français, étaient pour lui la preuve de notre efficacité et ce support le rassurait.

Pour satisfaire à nos propres exigences, nous avons tenté une première approche – beaucoup trop rapide – du contexte historique et sociologique : exploitation de la bibliographie existante, genèse des quartiers d'artisans, esquisse de repérage des grands réseaux de clientèle...

En cours d'enquête, après les quatre-vingts premiers entretiens, un bilan a montré que les réponses tendaient à devenir répétitives et a permis de dégager certaines nouvelles pistes.

Nous avons alors envisagé de nous limiter aux cent premiers entretiens pour nous consacrer plus intensément aux pistes entrevues. Les maîtres d'oeuvre ont accepté de transiger à cent trente entretiens. Deux enquêteurs supplémentaires originaires d'Antsirabe, ont tenté en quinze jours, une approche plus transversale, s'appuyant sur d'autres types d'informateurs. Les thèmes d'enquête étaient : le fonctionnement du grand marché urbain, le rôle des systèmes religieux⁵ (paroisses, associations religieuses, sectes) dans la structuration du milieu entrepreneurial, les relations d'échange et de solidarité dans les quartiers ...

Cette fois encore nous n'avons pu qu'entrevoir l'intérêt majeur des thèmes sans aller jusqu'au bout des pistes ainsi ouvertes.

Le séminaire de restitution : une situation miroir

Le séminaire de deux jours de restitution de fin d'étude a été une situation révélatrice particulièrement riche pour l'analyse des écarts entre l'action de développement et ses enjeux politiques et la recherche. Ce séminaire a réuni des banquiers, un responsable de la Caisse Française de Développement, un chef de projet CEE, une ONG d'Antsirabe, des institutions locales de formation, des entrepreneurs⁶, les représentants des associations, une responsable de la Chambre de Commerce d'Antsirabe, le directeur national de l'artisanat, l'équipe de projet d'appui aux micro-entreprises d'Antsirabe et l'équipe de recherche.

⁵ La compréhension du système religieux à travers l'étude des églises catholique et protestante et le développement des sectes nous paraissait un des facteurs important d'éclairage de notre étude.

⁶ Sept entrepreneurs qui ont été choisis pour certains par l'équipe de recherche et pour d'autres par le chef de projet.

Il s'agissait, le premier jour, pour l'équipe de recherche d'exposer et de débattre les conclusions de l'étude : le secteur de la micro-entreprise et le contexte socio-économique, le fonctionnement interne de la micro-entreprise et ses relations avec l'environnement (banque, État, autres entrepreneurs, association). Le deuxième jour était consacré à la présentation et à la discussion des pistes d'action. Trois groupes ont travaillé sur les thèmes : financement, relations avec l'État et formation.

Lors de ce séminaire, les résultats de la recherche ont fait l'objet d'une manipulation par les différents acteurs et notamment par le chef de projet. Il a pu montrer devant toute la sphère des détenteurs du pouvoir sur ce thème à Antsirabe que sa solution était la seule viable et faisait entériner ainsi l'idéologie du développement qu'il défend. De cette façon, il légitimait son action par un habillage « recherche ».

Malgré nos efforts, les discussions n'ont jamais pris en compte les données qui pouvaient s'écarter de la conclusion manifestement souhaitée dès le début par la plupart des participants. Des situations sociales, des comportements, des modes d'insertion dans l'environnement décrites par l'étude n'ont pas été la base des discussions des groupes de travail lors du séminaire. Ainsi, même à propos des entreprises « dynamiques » notre analyse n'a pas été retenue : nous avons fait apparaître pour elles des besoins de financement *longs* pour investissement fixe sous forme de crédit-location alors que le chef de projet a conclu le séminaire en proposant un système autonome de financement *court* pour fonds de roulement de l'activité économique avec garantie matérielle.

Les autres groupes de travail ont aussi été des révélateurs du leurre que représentait l'anthropologie pour le développement et des difficultés à faire communiquer des sphères aux intérêts antagonistes.

Des résultats qui ouvrent des pistes de recherche

Malgré toutes nos difficultés, nous avons obtenu quelques résultats qui ne seraient pas apparus dans une étude orientée sur le recueil de données quantitatives.

L'accès aux réseaux : un élément de différenciation des pratiques des entrepreneurs

Le mode de fonctionnement interne spécifique des principaux types de micro-entreprises d'Antsirabe et leurs attitudes différenciées vis - à - vis de leurs relations à l'extérieur de l'entreprise ont pu être dégagées. Le degré d'intégration de l'entrepreneur dans les différentes sphères économique, politique et sociale conditionne notamment les pratiques des entrepreneurs.

Les entreprises en situation de survie paraissent surtout fragilisées par leur isolement : dans les procès de production, dans les relations avec les agents de l'État, et peut-être même par rapport à l'environnement social de leur quartier. Les entrepreneurs qui dégagent des profits substantiels manipulent, pour la plupart, des réseaux denses et diversifiés même s'ils ne sont que très rarement articulés à la sphère politique.

La plupart des entrepreneurs d'Antsirabe sont manifestement immergés dans des rapports de clientèle complexes combinant parenté, alliances matrimoniales, alliances politiques, systèmes de prêts usuraires, réseaux de dépendance... Ces rapports permettent l'émergence d'un petit nombre de « patrons » – notables dont nous aurions aimé faire l'histoire de vie et que nous aurions aimé observer dans leur vie sociale et, parfois, politique. Nous aurions pu alors apporter des éléments d'information sur leur rôle dans le milieu et sur l'idée de l'existence ou non d'une bourgeoisie malgache.

L'État paraît étrangement absent du discours spontané des entrepreneurs. Interrogé sur les relations spécifiques qu'il entretient avec l'État, l'entrepreneur les réduit souvent à un fonctionnaire des contributions avec qui il peut négocier l'impôt à payer⁷. Les entrepreneurs ont plus ou moins accès aux marchés d'État, mais pas du tout aux financements « publics ». Ils sont plus ou moins bien connectés aux réseaux administratifs, mais absolument pas aux réseaux politiques.

Des relations d'entraide ou d'échange de services au niveau du quartier impliquent aussi l'entrepreneur dans des réseaux locaux. Par

⁷ Plus de 65% des entrepreneurs payent totalement ou partiellement des taxes.

exemple, les entrepreneurs sont en relation constante avec les épiciers qui peuvent leur faire crédit, en attendant qu'ils aient des entrées d'argent.

Ce milieu d'interconnaissance, vécu au quotidien par tout Antsirabéen constitue des micro-réseaux sociaux et locaux. Seule une insertion de l'enquêteur dans le quartier permettrait d'analyser en profondeur les comportements de chacun, les relations de pouvoir qui en découlent et ainsi de mettre au jour les relations sociales dans le quartier.

Les autres réseaux hiérarchiquement supérieurs, c'est-à-dire mieux dotés en capital économique, relationnel et politique restent inaccessibles à une partie des entrepreneurs de notre échantillon. C'est en tout cas une hypothèse qui demanderait à être approfondie et qui permettrait de mieux décrire l'hétérogénéité du secteur.

Famille ou entreprise : quelle est la catégorie pertinente ?

Pour la catégorie des entrepreneurs les moins capitalisés, l'isolement semble se manifester aussi dans le repli sur leur famille proche. Les pratiques d'embauche préférentielle au sein de la famille sont fréquentes, les ascendants jouent un rôle important dans le démarrage de l'activité sous forme d'héritage⁸ ou d'appui. Autant de pratiques qui permettent à l'entrepreneur et sa famille d'assurer sa survie et son avenir.

L'embauche familiale permet aussi de s'assurer une main-d'oeuvre docile, peu coûteuse⁹, de se préserver du vol et de garder les secrets de fabrication. La famille, c'est aussi un ensemble de dépendants à qui l'entrepreneur doit donner un métier, c'est une matrice de reproduction, un ensemble de personnes avec qui on travaille et on vit en permanence et qui constitue donc le quotidien de ces petits producteurs urbains.

⁸ Une entreprise sur cinq a démarré son activité en partie ou totalement grâce à un héritage ou à un appui de la famille.

⁹ Cette question n'est qu'une hypothèse. En effet, une étude minutieuse quantifiée des budgets familiaux permettrait de déterminer le coût réel de cette « main-d'oeuvre ». En effet, l'entrepreneur est à la fois exploitateur quand il fait un sur-profit en période de production élevée et « protecteur » quand l'entreprise a des difficultés et peu de clients.

Les entrepreneurs enquêtés expriment clairement cette entité économique et sociale que représente la famille quand ils décrivent leur mode de gestion de l'argent. La famille et l'activité économique sont conçues comme un tout, le budget familial est une composante à part entière du fonds de roulement de l'entreprise.

Finalement, l'entreprise ne peut être envisagée sans la famille, c'est la famille qui est peut-être la catégorie d'analyse pertinente plutôt que l'entreprise.

La famille reste une donnée fondamentale pour les entrepreneurs plus dotés en capital relationnel et économique même si elle s'exprime différemment : scolarisation des descendants poussée parfois jusqu'à l'université, reproduction par un parent de l'entreprise familiale sur un nouveau marché... La gestion de l'argent est aussi familiale.

Des résultats qui font apparaître des pistes de recherche

Les pistes de recherche apparaissent nombreuses : description précise et minutieuse des cercles d'interconnaissance au niveau des quartiers, identification et description des réseaux plus complexes auxquels certains entrepreneurs ont accès et qui agissent au moment de la création de l'entreprise, de son financement, de l'approvisionnement de l'entreprise et de la commercialisation des produits. Analyse plus fine des pratiques de gestion de l'argent et du personnel familial ou non, identification des sphères de conversion du capital des entrepreneurs.

Pour une recherche fondamentale, on ne peut se passer de l'analyse du contexte historique, politique et économique de la ville d'Antsirabe, de l'Imerina et de Madagascar. Antsirabe présente certains traits spécifiques. En premier lieu, avec l'existence de grandes entreprises industrielles qui constituent un marché pour certaines micro-entreprises, qui donnent une possibilité de formation technique et surtout un moyen d'accumuler un petit capital de départ pour la création d'une activité indépendante¹⁰. En second lieu, avec des échanges, économiques et humains, avec une région rurale dynamique qui exporte sa production agricole dans toute l'île. Enfin,

¹⁰ 60% des entrepreneurs rencontrés ont économisé un petit pécule grâce à un travail salarié quelques années dans une autre entreprise.

avec un niveau d'éducation scolaire élevé pour une population essentiellement autochtone, et la proximité de la capitale qui confère à cette ville une configuration tout à fait particulière...

Recherche appliquée ou marché de dupes ?

Pour choisir des entreprises performantes sur des critères entrepreneuriaux de type capitaliste, nos maîtres d'oeuvre n'avaient nul besoin d'anthropologues. Par ailleurs, ils n'ont pu obtenir les « clefs culturelles » permettant de façonner le tissu entrepreneurial d'Antsirabe au regard des objectifs développementalistes car ce n'est pas ainsi que l'équipe de recherche concevait une étude d'anthropologie appliquée.

Pour qu'une recherche appliquée puisse être utile et pour la recherche et pour l'action, il faut que l'équipe de recherche contrôle la construction de l'objet, la méthodologie et l'interprétation des résultats.

La problématique aurait dû être définie conjointement entre le maître d'oeuvre et l'équipe de recherche et évoluer en fonction des nouveaux problèmes soulevés par l'enquête. De même, la méthodologie doit être évolutive et ne peut être figée dans les détails d'un contrat comme cela a été, ici, le cas.

Avant même le début de l'étude, l'équipe de recherche aurait dû être plus exigeante dans les négociations, de façon à dégager et imposer une marge de manoeuvre et d'autonomie supérieure. La recherche appliquée s'intéresse à la thématique du développeur mais son travail consiste à observer, interpréter les faits sociaux en fonction des acquis de la recherche fondamentale.

De même, l'anthropologue qui s'investit dans une recherche appliquée doit accepter de participer à l'interprétation des résultats pour la définition de l'action de développement. Ainsi, dans les débats du séminaire de restitution, nous avons cru pouvoir imposer notre vision des micro-entreprises et des pistes d'action à mettre en oeuvre.

Nos travaux laissent entrevoir, par exemple que les mises de fonds très modestes, voire dérisoires, suffiraient parfois, à permettre aux entrepreneurs les moins dotés de capital de réaliser leurs projets.

Mais, leur mode de fonctionnement, trop différent de la logique du développement, les a exclus, à notre insu, du projet d'appui.

Les micro-entrepreneurs bénéficiaires du programme avaient, en fait, déjà été identifiés par le chef de projet, tandis que ceux qu'on écoutait pour la première fois allaient rester sur la touche malgré les aspirations qu'ils avaient formulées. Seule l'idée d'une action d'animation économique, visant à rompre l'isolement des entrepreneurs, a été retenue.

Summary

Anthropology and development : a fool's deal. Reflexion on a study of small enterprises

Starting from a study on the environment of small enterprises of Antsirabe (Madagascar) - the initial phase of a project to support development - problems of communication between the leader of the project and the research team became evident. Initial explicit problematics with an anthropological connotation had been expressed by the leader of the project and agreed upon by the research team. The leader of the project already knew the directions to bring to the project and this triggered off contradictory implicit problematics which provoked disagreement. The research team tried to preserve a margin of freedom in order to create its own problematics. In spite of these difficulties, results have been obtained and numerous possibilities for more fundamental research have been pioneered. As to the possibilities for action derived from the applied research, they have practically not been taken into account, the main features having already been planned beforehand.

Brusset B., Delcroix Françoise, Rafransoa Z. (1996)
Anthropologie et développement : un marché de dupes :
réflexions autour d'une étude sur les micro-entreprises
In : Bazin Laurent (ed.), Selim Monique (ed.). Anthropologie,
entreprise, entrepreneurs

Journal des Anthropologues, (66-67), 235-246. ISSN 1156-0428